

Le mystère du tombeau de Montaigne sera-t-il un jour percé ? Le feuilleton bordelais passionne les amateurs de l'auteur des *Essais* : un caveau anonyme, retranché dans un espace banal au fond d'une pièce de réserves dans les sous-sols du Musée d'Aquitaine de Bordeaux, découvert presque fortuitement, pourrait abriter les restes de Michel de Montaigne. Tout au long de la semaine, plusieurs chercheurs et scientifiques se sont penchés sur ce fameux cercueil pour tenter de récolter de nouveaux indices. En novembre dernier, une première phase de fouilles archéologiques avait déjà été menée. La suite a été retardée par la crise sanitaire. L'hiver dernier, les experts avaient donc ouvert ce tombeau, qui avait lui-même été exploré un an plus tôt par caméra filaire, à l'initiative du directeur du Musée d'Aquitaine Laurent Védrine. A l'époque, l'existence d'une plaque en cuivre doré gravée du nom du philosophe, et un crâne dans la partie inférieure du tombeau, avaient été révélés. De quoi affoler la curiosité des historiens locaux. Un comité scientifique était alors créé pour tenter de lever le mystère de ce tombeau. Un an plus tard, c'était l'ouverture ! Comme dans un « système de poupées russes », illustre Laurent Védrine, le tombeau contenait un cercueil en bois, abritant lui-même un contenant un plomb.

Cette semaine, les experts ont donc ouvert cette enveloppe de plomb. « Un moment émouvant », reconnaît Hélène Réveillias, archéo-anthropologue au Centre Archéologie Préventive de Bordeaux Métropole qui chapeaute les recherches. Ils ont découvert « un squelette quasiment entier, bien conservé », détaille-t-elle. Mais aussi des dents en bon état de conservation, ce qui pourrait être des cheveux (ou de la fourrure animale), et du tissu, ainsi que des insectes, des graines et du pollen ! Le tout a été mélangé lors des déplacements de la dépouille. Ils ont également ouvert la boîte cylindrique en plomb qui avait été exhumée il y a un an. Celle-ci contient un flacon en verre (comme un flacon de pharmacie), renfermant lui-même un parchemin qui n'est autre que le « procès-verbal de translation des restes de Michel de Montaigne », du 11 mars 1886, révèle Laurent Védrine.

Pourquoi donc se méfier de l'évidence ? Car, comme le rappelle le directeur du Musée, « la mémoire s'était perdue », au gré des siècles et des déplacements du cercueil, depuis la mort de l'auteur en 1592, dans son château de Dordogne. L'actuel musée où repose l'objet de l'épopée était un couvent (la première demeure du cercueil), puis un lycée. Lorsque sa chapelle est incendiée en 1871, la dépouille de Montaigne s'installe au cimetière de la Chartreuse pour quinze ans. Avant de revenir sur son lieu d'origine, devenu faculté des sciences, puis bunker pendant la seconde guerre mondiale, et aujourd'hui Musée d'Aquitaine. « Michel de Montaigne avait été inhumé dans une chapelle où il y avait beaucoup de corps », rappelle Hélène Réveillias, avec une rigueur toute scientifique qui tempère l'enthousiasme local. « Les personnes qui l'ont inhumé ont pu penser que c'était lui ». Même si Montaigne n'est pas Descartes, il convient donc de douter. Et surtout, de prouver.

Ce que vont tenter de faire dans les prochains mois les nombreux experts qui vont décortiquer les prélèvements effectués cette semaine. Le squelette semble désigner un homme. L'analyse des os et notamment du fémur, permettra d'en définir sa taille. Les scientifiques vont aussi chercher des traces des calculs rénaux, dont Montaigne souffrait. Ou de l'opération que sa dépouille avait subie pour lui prélever le cœur

après sa mort. L'ADN prélevé dans un os à la base du crâne, s'il est bien conservé, pourrait permettre de définir un phénotype, et pourquoi pas des caractéristiques physiques telles que la couleur des yeux, ou des cheveux. Une reconstitution faciale pourra sans doute être proposée, grâce au crâne et à ces éléments. Le visage bien connu de Michel de Montaigne s'y dessinera-t-il ? Les longues analyses pourraient, au mieux, donner des résultats en 2021. Paléogénéticienne, archéoentomologiste (à l'étude des insectes), palynologue, archéométallurgiste, spécialistes des tissus, du papier ou de la 3D sont mobilisés depuis Bordeaux, mais aussi ailleurs en France pour apporter des « indices ». Mais seul l'ADN pourra amener la confirmation ultime de l'identité de la dépouille, si l'on trouve un descendant direct, idéalement féminin, avec lequel le comparer. Des recherches généalogiques sont en cours, mais on parle d'un travail sur « 15 ou 16 générations », avance Laurent Védrine...

« Il est possible qu'on ne puisse jamais trancher précisément », formule doucement Hélène Réveillat. Mais embarquée dans l'aventure historico-scientifique, l'équipe bordelaise rêve d'aller au bout et de retrouver « son » Montaigne.